

RES 343

LE SONGE,



S U I V I

DU DISCOURS D'UN NÈGRE
CONDUIT AU SUPPLICE.

P A R N. R. C A M U S.

* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * * *
* * * *
* * *
* *
*

A P A R I S,

Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

1790.

39.

N^o 3.

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

LE SONGE.

LE Modératenren main , je le parcourois des yeux , quand tout-à-coup ces yeux se fermant , je tombai dans un profond sommeil. Un songe m'assaillit , et dans un instant je me trouvai dans le plus beau des pays possibles. Peut-être se figure-t-on une de ces contrées si célèbres dans la fable , et telles que celle où l'hypogryphe porta l'amant de Bradamante. Peut-être s'attend-on à errer dans ces vastes jardins où , fier d'avoir déployé toutes ses richesses , l'art les montre d'un doigt orgueilleux. Peut-être enfin , arrête-t-on un œil étonné sur des palais qui , sous le marbre le plus beau , cachent le sang des peuples dont ils sont cimentés. Ah ! loin d'ici ces images fastueuses. Ce pays étoit celui de l'innocence.

Des troupeaux bondissans dans de gras pâturages , des campagnes fertiles et promettant une récolte abondante , des vergers enrichis de tous les dons de Pomone , des toits couverts de chaume ; voilà ce qui s'of-

frit à mes regards. Avec quelle joie ma vue s'égaroit sur un spectacle aussi simple ! Plus je le contemplois , plus je brûlois de le contempler. Heureux , m'écriai - je , heureux ceux qui habitent une telle contrée. Au sein de la nature , ils en goûtent les douceurs ; et , libres en naissant , ils descendent libres dans le tombeau. Salut , salut , terre fortunée. Tout profane que je suis , souffre que je respire ton air , souffre que je touche ton sol. Qu'ils sont doux l'un et l'autre ! Et quelle seroit mon allégresse , si toute ma vie je pouvois jouir d'une pareille faveur !

Non loin de moi s'élevoit une statue , foulant à ses pieds un monstre armé de serpens , et brisant d'une main les fers d'une femme expirante , tandis que de l'autre elle tenoit la corne d'abondance. Je m'approche , et au bas je lis ces vers :

Ici l'humanité donne seule des loix.

Econte , ô toi , qui veux habiter cette terre ;

Si tu n'es qu'un méchant , fuis-là , qui que tu sois ;

Reste , si dans autrui tu ne vois que ton frère.

J'obsesvois tout avec un œil respectueux , lorsque d'un bosquet placé à quelques pas

de-là, je vis sortir un vénérable vieillard. Pour le peindre dignement, il me faudroit le pinceau du chantre de Télémaque. Une barbe blanche descendoit majestueusement jusque sur sa poitrine, et sur son cou pendoient quelques cheveux épars, de la même couleur. Couvert d'un habit simple, sans autre ornement que celui d'un front calme et serein, les yeux encore pleins de feu, il me parut un de ces hommes qui ne sont, hélas ! visibles que dans les romans. Je l'abordai, et lui demandai le nom de l'heureuse contrée où je me trouvois. Jeune homme, me dit-il, d'un air affable, vous êtes dans la Gaule ; et en même temps, me prenant par la main : asseyons-nous, ajouta-t-il, sous ce feuillage épais, vous ne serez peut-être pas fâché de savoir l'histoire d'un pays qui ne doit qu'à la liberté le sourire du bonheur ; et il commença ainsi :

Libre dans son origine, la Gaule ne connoissoit pas de Rois. Chacun de ses cantons étoit gouverné par un chef de famille, et tous les mois ces chefs rendoient compte de leur gestion. Obligés de régir par eux-mêmes, ils ne pouvoient confier à des mains

subalternes , le soin de l'administration. Toujours citoyens , et par conséquent toujours égaux , ils n'avoient d'autre distinction que celle que leur donnoient leurs vertus. Un toit rustique , une table frugale , un vêtement simple , rien ne les différencioit. Point de gardes , point de courtisans , point de char. A toute heure on pouvoit les voir , à toute heure leur parler. C'étoit au pied d'un arbre qu'ils rendoient la justice ; c'étoit là que , sans aucune rétribution , ils terminoient les différends , si quelquefois il s'en élevoit. Leur dignité n'étoit que d'un an. Ce terme révolu , le peuple s'assembloit ; et , sans cabale , sans tumulte , de nouveaux chefs étoient nommés. Il n'y avoit dans le choix aucune faveur. Chacun pouvant élire , chacun pouvant être élu , le mérite seul l'emportoit , et souvent l'on passoit de la charrue au maniement de la chose publique.

Ainsi gouverné , le Gaulois bénissoit sans cesse l'instant de sa naissance. Etendoit-il ses regards sur la société dont il étoit membre , il ne voyoit que des heureux ; les reportoit-il dans son domestique , il y trouvoit encore le bonheur. Uni par l'amour , et non

par l'intérêt , à une compagne aussi tendre que vertueuse , riche de la fécondité de son épouse , entouré d'enfans robustes , il goûtait dans sa cabane , ces plaisirs que n'ont jamais connu les prétendus grands de la terre. Aussi , reconnoissant envers l'Auteur de la nature , dès que l'oiseau célébroit par ses chans l'arrivée du soleil , lui , par des chans non moins simples , célébroit avec toute sa famille , la bienfaisance d'un être dont l'univers entier atteste l'existence.

La vertu est toujours sans ambition. Content de peu , le Gaulois ne formoit aucun desir ; et cet esprit qui animoit chaque individu , animant par conséquent toute la société , elle n'eut jamais l'affreuse manie des conquêtes. Aussi point de troupes soldées chez elle , point d'étrangers dont elle achetât le sang. Citoyen et militaire à la fois , à peine un voisin turbulent commençoit l'attaque , à peine le son de la trompette guerrière se faisoit entendre , tout voloit aux armes. Le vieillard remettoit à son fils le bouclier de ses pères ; avec lui ou dans lui , s'écrioit-il , et le jeune homme impatient , couroit se ranger sous les drapeaux d'un chef nommé

par la voix publique. Rarement la fortune trahissoit leur courage ; la guerre finie , chacun retournoit dans ses foyers , et une couronne civique attendoit ceux qui s'étoient le plus distingués.

Tel fut un tems le sort de ma patrie ; mais hélas ! le bonheur fatigue à la longue. Au sortir d'une bataille , qu'ils n'avoient gagné que par la valeur d'un d'entr'eux , ils l'élevèrent sur un bouclier , et lui donnant un pouvoir suprême sur toute la Gaule , ils le proclamèrent Roi. Un seul osa s'y opposer. « Citoyens , leur dit-il , que faites-vous ; est-ce en vous rendant esclaves , que vous devez récompenser celui qui vous sauva de l'esclavage ? Quoi ! vous avez devant vous l'exemple des autres peuples , et vous nommez un Roi ! Quoi ! vous les voyez courbés sous un joug affreux , et ce joug vous vous l'imposez ! ô Gaulois , réfléchissez tandis qu'il en est encore tems. Vous voulez un Roi ! mais ce Roi vivra-t-il sans éclat ? ne lui faudra-t-il pas un palais , des gardes , une cour ? et aux dépens de qui ? Vous voulez un Roi ! mais ce Roi pourra-t-il seul vous gouverner ? Ne sera-t-il pas obligé de

partager avec d'autres les rênes de l'administration ? et supposé qu'il soit intègre , ses ministres le seront-ils ? Choisis par un seul , ne devant leur place qu'à la flatterie , n'ayant aucun compte à vous rendre..... Gaulois , Gaulois , que de maux vous vous préparez ! Que de tyrans subalternes vous feront maudire le jour où las du bien le plus précieux que vous ait donné le ciel , vous vous êtes dépouillés de la liberté. Insensés ! pouvez-vous à ce point outrager l'Auteur de la nature ? Il n'a point fait de Rois , et vous osez en faire ! Il vous a créé des hommes , et vous osez vous rendre de vils automates !.... Et toi , ajouta-t-il , en s'adressant au monarque , et toi , qui es-tu , pour t'asseoir sur un trône ? es-tu un Dieu ? es-tu d'une espèce différente de la nôtre ? Ta valeur nous a sauvé , mais pour régner ne faut-il qu'être brave ? Descends , redeviens citoyen , redeviens Gaulois. De tels noms valent mieux que celui de Roi. »

Il dit , et pour réponse il reçoit la mort... Vous êtes surpris ? Sachez , jeune homme , qu'en déposant la liberté , on dépose toutes les vertus. Indignés de voir encore un

homme parmi eux , tous veulent frapper ; mille bras sont levés contre lui. Il tombe , et d'une voix mourante : O liberté , dit-il , qu'il m'est doux de ne te point survivre ! mais que n'ai-je d'autres assassins !

Ainsi commença la monarchie gauloise. Ainsi commencèrent toutes les monarchies. Toujours du sang les fonda , et par une suite nécessaire , toujours du sang les maintient.

Dè ce moment , le Gaulois vit peu-à-peu s'éteindre l'éclat de ces beaux jours qui l'avoient rendu si heureux. D'abord sous des Rois ambitieux , il lui fallut prendre les armes , non plus pour défendre ses foyers , non plus pour repousser un injuste agresseur ; mais pour envahir , mais pour se faire des compagnons d'esclavage , et de soldat citoyen fait soldat mercenaire , il ne fut plus que le servile instrument d'un bourreau couronné. Bientôt , sous des Rois fainéans , il devint la proie de tant de ravisseurs , jaloux de maîtriser un maître femelle , qu'obligé de combattre pour le choix des tyrans , il vendit son sang à qui voulut lui donner des fers. Ce fut alors que

s'érigea en dispensatrice du trône une secte de fourbes , nés avec le despotisme , et se prétendant inspirés par l'Eternel. Ce fut alors que s'appant d'une main tous les liens de l'égalité , on usurpa de l'autre ces titres fastueux de *Duc* , *Comte* , *Marquis* , etc. titres qui , au lieu d'enorgueillir , eussent dû déshonorer à jamais. Ce fut alors que se fit cet exécrationnable partage de la société en trois classes différentes ; c'est alors enfin que la féodalité s'élançant , sous la forme d'un vautour , au milieu de ses victimes enchaînées , vint leur ronger un cœur toujours renaissant , tandis qu'un monstre en capuchon , commandoit au nom de l'Auteur de toute bonté , d'égorger impitoyablement quiconque ne reconnoissoit pas le dieu des Druides.

Du sein de tant de nuages affreux perça cependant un rayon consolateur. Etonné et tel qu'un malheureux qui depuis longtemps détenu dans un horrible cachot , voit tout-à-coup briller la clarté du jour , le Gaulois lève en tremblant un front chargé de pleurs , regarde , mais bientôt retombe ; il se relève , il regarde encore , il ne peut

en croire ses yeux. Convaincu enfin que ce qu'il apperçoit n'est pas une illusion, il se prosterne. « Je te salue , dit-il , ô toi qui me rappelle à la vie , puisse-tu luire à jamais sur ces contrées ! Puisse ta chaleur bienfaisante les féconder sans cesse ! Puisse... la joie lui coupe la parole : il court vers le trône d'où part ce rayon inconnu jusqu'alors , il approche , et au lieu d'un trône hérissé de satellites , il voit un chêne majestueux au pied duquel est assis un mortel s'entretenant avec Thémis. Sur ses lèvres est le sourire , sur chacun de ses traits est la candeur. Grand sans affectation , affable sans bassesse , il semble , je ne dis pas un homme , mais un être supérieur à l'homme. Tout s'empresse autour de lui , tout veut lui rendre hommage , tout puise le bonheur dans ses regards. L'amour et le respect , voilà ses gardes. O Gaulois , hâtez-vous de jouir de sa vue. Bientôt... le moment fatal est arrivé. Le rayon s'éteint , et un deuil universel couvre la Gaule éplorée.

Alors de nouvelles horreurs. Tantôt c'est un Roi imbécille , qui , déplorable jouet d'une femme impérieuse , appelle un Roi étranger

dans ses états , et dépouille en sa faveur , un fils dont tout le crime est de déplaire à une furie aussi mauvaise mère que mauvaise épouse. Tantôt c'est un tyran qui , toujours accompagné de bourreaux , ne se plaît qu'à marcher sur des cadavres sanglans , et qui dans ses sujets ne croyant voir que des traîtres , court s'enfermer avec ses infames complices , dans des forts qu'environne l'effroi. Ici c'est un monstre , échauffant le fanatisme , et l'arc en main , frappant les malheureux échappés à la rage du druide. Là , l'esclave d'un prêtre , sacrifiant tout jusqu'à ses favoris même , à la vengeance d'un ministre qu'il hait. Ah ! jeune homme , quel triste tableau j'aurois encore à vous offrir , si je vous peignois , et ce despote que la flatterie osa décorer du nom de *grand* pour avoir épuisé son peuple , tant par des guerres continuelles que par une magnificence outrée , et ce voluptueux qui , se vautrant dans la plus sale débauche , abandonna les rênes de l'Empire aux mains de ses viles maîtresses.

Ne croyez pas que je charge ici les portraits. Ne croyez pas qu'implacable ennemi

des Rois je leur prête ici des vices. Je ne les hais point. Qu'ils soient bons et je serai le premier à chanter leurs louanges. Jeune étranger, qu'il m'eût été bien doux de vous dire ! « C'est à ses Rois que la Gaule doit tout son bonheur. Toujours gouvernée par des chefs qui, avec le sceptre, se transmettoient leurs vertus, jamais elle n'a vu le trône souillé par aucun forfait. Toujours libre quoique sujette, jamais aucun nuage n'a troublé sa sérénité, ou si quelquefois il s'en est élevé, semblables à ces vapeurs légères qui ne peuvent intercepter l'astre du jour, ils sont disparus aussi-tôt ». Mais hélas ! parmi tant de Rois, combien peu ont mérité le titre de *bon* ou de *père du peuple*, titre bien plus glorieux que celui de *grand*. J'ai beau chercher, je n'en trouve que deux qui en soient dignes, et tous les deux, avant de régner, ont connu l'infortune. L'un, persécuté par un tyran, gémit long-temps dans les fers. L'autre, au sortir d'une enfance pénible, se vit en butte aux coups du fanatisme, et la force à la main, il lui fallut conquérir l'héritage de ses ayeux. Tous les deux eurent le bonheur si rare de rencontrer

de vertueux ministres ; tous les deux , quoique d'un caractère différent , tendirent au même but. Que j'aime à me les représenter , l'un parcourant ses provinces , armé , non d'un glaive mais d'un sceptre pacifique , et recevant par - tout les bénédictions d'un peuple qui jonchoit de fleurs les lieux par où il devoit passer ; l'autre , n'étant jamais plus content , que lorsque éloigné d'une cour importune , il alloit seul de cabane en cabane , visiter la triste indigence , et qu'assis avec elle à une table rustique , il pouvoit entendre ce langage si naïf et en même-temps si auguste , celui de la vérité ! Grand Dieu ! faut-il que des Rois comme ceux-là soient mortels. Le premier plein d'années et de vertus , fut enlevé à sa famille désolée par un de ces maux inséparables de la vieillesse. Le second..... ô forfait à jamais incroyable !..... il est mort..... assassiné.

A ces mots un torrent de larmes coula des yeux du vieillard , et des sanglots étouffèrent sa voix. Puis reprenant la parole : O bon Roi , s'écria-t-il , que n'étois-je alors à côté de toi ! comme je t'aurois défendu ! comme j'aurois présenté mon corps à l'assassin !

Avec quelle joie j'aurois reçu le coup qui t'étoit destiné , et comme en mourant j'aurois jetté sur toi un œil consolé ! Bon jeune homme , ajouta-t-il , en me voyant non moins attendri que lui , hâtons-nous de détourner nos regards d'un spectacle aussi douloureux , et d'arriver au moment où vuide enfin de scélérats , la Gaule entière devint le sanctuaire de la vertu.

Remplacé successivement par trois Rois , qui tous trois déshonorèrent le trône , le bon Hiren (ainsi se nommoit celui que nous venons de pleurer) sembloit n'avoir laissé que d'indignes descendants , lorsque parut le Roi qui nous gouverne encore aujourd'hui , non plus sous le nom de Roi , mais sous celui de chef de la Gaule. Né avec cette bonhomie et ce goût de la simplicité qui caractérisoient son illustre ayeul , il ne lui manqua qu'un ministre semblable au sien. Malheureusement il ne put le trouver. Envain se montra-t-il jaloux de réparer un état délabré ; envain réforma-t-il une cour dont le luxe indignoit ; envain porta-t-il un œil attentif sur toutes les parties de l'administration : cruellement trompé par ceux qu'il avoit

avoit honoré de sa confiance, il ne put alléger le fardeau sous lequel gémissoit ma patrie infortunée.

Le crime, il est vrai, se tint quelque temps obscur et rampant, mais bientôt levant une tête altière, il vint ranimer par sa présence ses partisans effrayés. Ainsi, toujours les mêmes vexations exercées par de petits despotes qui, à force de bassesses achetoient le pouvoir de tyranniser les provinces; toujours ces mêmes brigandages qui, colorés du nom d'impôts, nous forçoient de payer jusqu'à l'air que nous respirions; toujours ces mêmes injustices, qui donnoient à la naissance et à la richesse le droit exclusif de remplir les fonctions publiques; toujours ce système d'emprunts qui, sorti du cerveau cupide de quelques particuliers, ne faisoit qu'augmenter en même-temps et les dettes et les maux de l'état. Ainsi, non moins sous les griffes d'un monstre qui, couvert du manteau de Thémis, avoit fait légitimer par les loix son insatiable voracité, non moins trempant de sueur un pain qui souvent encore devenoit la proie de l'avidie tyrannie, non moins esclave, avilie, dif-

famée, cette classe si utile que le despotisme avoit osé souiller du nom de *tiers-état*, le peuple traînoit dans la fange et dans la douleur une vie qu'il sembloit n'avoir reçu que pour souffrir. Un cri s'éleva enfin, et ce cri fut si perçant que, malgré tous les efforts du parti destructeur, il parvint jusqu'aux oreilles du Prince qui, tranquille au sein de sa famille, croyoit être aussi bon Roi qu'il étoit bon époux et bon père. Il regarde, et par-tout il ne voit que des malheureux. Comme ils m'ont trompé, s'écrie-t-il, et soudain s'élançant dans les bras de son peuple : venez, leur dit-il, venez partager avec moi les rênes de l'empire. Vous seuls ne me tromperez pas. O, Gaulois, pardonnez, si mon sceptre a pesé sur vous. C'est la faute de mon rang, et non de mon cœur.

Il dit, et sans aucun délai il convoque les états-généraux, ces états, la seule ombre de liberté que la Gaule s'étoit réservée en se donnant un Roi : encore cette ombre s'étoit-elle affoiblie dès sa naissance. Avides d'une autorité sans bornes, les Rois craignirent bientôt le peuple assemblé, et leur artifice

fit si bien que les états-généraux ne furent plus qu'une cérémonie de parade. Le froc et la noblesse les composoient presque en entier. A peine le *tiers-état* pouvoit y envoyer quelques députés ; à peine pouvoit-il y faire entendre sa voix. O honte ! est-ce dans des gens morts civilement , est-ce dans des créatures de la cour que réside la nation ? est-ce à de vils célibataires , est-ce à d'infâmes agens du despotisme à se dire les représentans de la nation ? Et comment peut-on prendre un titre si auguste , lorsque non-seulement on s'est séparé de la nation , mais encore lorsqu'on vit des déponilles de la nation ?

Ici commence un nouvel ordre de choses.

Le *tiers-état* sort enfin de son abaissement , et marchant à l'égal des deux autres classes , il fait trembler ceux qui l'avoient tenu si long-temps dans l'abjection. La rage dans le cœur , le fanatisme court se jeter aux pieds du Monarque ; et là , empruntant les traits et le langage de la religion : Sire , lui dit-il , vous êtes perdu. Encore quelques jours , et le trône et l'autel seront renversés. Déjà le plébéïen abuse de la tendresse dont

vous avez daigné l'honorer. Déjà les ministres du Très-Haut sont l'objet de ses raileries. Que dis-je ? déjà l'étendard de la révolte se déploie , et l'impie ne veut plus de Rois ni sur la terre ni dans les cieux. Ah ! Sire , sauvez-moi , sauvez-vous ! je vous en conjure au nom de l'Etre-Suprême , de cet Etre dont vous êtes l'image et de qui seul vous tenez le sceptre ; je vous en conjure au nom de tous ceux que dévore le zèle de la maison de Dieu et de la vôtre ; par vous - même , par votre rang , par ces genoux que j'arrose de pleurs. O grand Roi ! prenez la foudre , et si , comme l'Eternel , vous aimez à être bon , comme lui aussi , aimez à punir les rebelles.

A ce discours , le Roi frémit ; et , toujours trop crédule , il s'abandonne encore aux conseils perfides qui l'assiègent. Son peuple n'est plus pour lui qu'un sujet de crainte. Sa capitale sur-tout , lui donne de l'effroi. Déjà des armées forment , autour de Lutèce , un cercle terrible ; déjà la diète auguste est sur le point d'être rompue. Tout-à-coup retentit cette voix redoutable : Gaulois , jusqu'à quand avilirez-vous ce nom ? jusqu'à quand ,

courbés sous le joug , oublierez - vous que vous êtes des hommes ? Sortez , sortez de ce honteux engourdissement ; et , montrant qui vous êtes , soyez Rois , puisque votre Roi cesse de l'être ; ou plutôt , brisez vos fers , brisez ceux d'un prince qui n'est pas moins que vous le jouet des tyrans. Aux armes , citoyens , aux armes : pour peu que vous différiez , vos foyers , vos femmes , vos enfans , votre Roi , tout n'est plus. Aux armes. Assez long-temps l'esclavage est le seul astre qui vous éclaire. Que dès aujourd'hui ce soit la liberté , sinon , la mort.

Furieux , tout s'arme , tout devient soldat. L'épouse veut combattre à côté de son époux , et près de son fils la mère ne cesse d'animer son courage. Ah ! jeune homme , ce que c'est que le patriotisme ! Et combien peu d'apprentissage il exige !

Depuis plusieurs siècles il s'élevoit dans la capitale un fort qui , à son aspect hideux , s'annonçoit pour le repaire du despotisme. Des lances le hérissoient de toute part ; et la foudre à la main , son gouverneur menaçoit d'un trépas assuré , quiconque oseroit tenter de l'escalader. C'est-là que se porte la

valeur des citoyens ; c'est-là que , vivement secondés par une troupe bien digne du nom de *Gardes Gauloises* , ils font en deux heures , ce que n'auroient pu faire en un mois des guerriers blanchis sous les armes. C'est-là que frappant le despotisme , ils lui donnent pour tombeau celui de ses propres victimes.

Au bruit de sa chute , tous ses agens prennent la fuite. Les uns vont souiller les rives étrangères de leur aspect odieux , et traîner , de ville en ville , l'ignominie attachée à leurs pas ; les autres vont se tapir dans les lieux les plus obscurs ; et si quelquefois ils en sortent , ce n'est qu'avec ces oiseaux hideux qui conduisent le char de la nuit. Mais pendant que la horde criminelle cherche , en tremblant , des asyles inconnus , pendant qu'effrayée du moindre objet qui lui frappe les yeux , elle croit voir par-tout une main vengeresse , écrivant sa sentence de mort ; le Roi reçoit les hommages d'un peuple qui dépose à ses pieds ses armes victorieuses , et il fait son entrée dans la capitale , aux acclamations réitérées de ses braves habitans.

Jeune homme , me voici enfin à l'époque

de notre régénération, époque d'autant plus remarquable , qu'il n'est point de nation dont l'histoire en fournisse de pareil. Il en est , à la vérité , qui ont changé leur constitution ; mais ce ne fut qu'après avoir versé des torrens de sang , mais ce ne fut qu'en partie. Aucune n'a pu se rapprocher de l'état primitif de la société ; aucune n'a pu recouvrer en entier ces droits que la nature donne également à chaque individu ; aucune n'a coupé jusqu'à sa racine le grand arbre de la tyrannie. Ici des parlemens s'élèvent pour contrebalancer l'autorité d'un Roi ; mais ces parlemens sont ou vendus , ou Rois. Là commence une république ; mais c'est dans une seule famille que l'on concentre à jamais la première dignité. Ailleurs la noblesse seule commande , et le peuple , toujours peuple , fléchit sous un sénat orgueilleux. Par-tout il n'y a de changé que la forme de l'ancien gouvernement ; quant à l'esprit , il subsiste encore.

C'étoit aux Gaulois à se ramener à ces jours heureux de l'univers naissant , à cet âge d'or qu'on avoit jusqu'alors traité de fable. C'étoit à eux qu'il appartenoit de se

régénérer , sans qu'il se répandît beaucoup de sang. Ce grand ouvrage ne se fit pourtant pas sans peine. Comme pour l'élever il fallut détruire , que d'obstacles n'opposa point une foule de gens qui , jaloux en apparence , de l'intérêt général , ne brûloient que de l'ainour d'eux-mêmes ? Que ne fit point le Druide pour conserver les richesses immenses que son artificieuse hypocrisie s'étoit si bien approprié ? Que ne fit point le noble , et sur-tout le nouveau noble , pour défendre un parchemin qui n'étoit que le monument de son opprobre ? Que ne fit point la chicane pour maintenir des brigandages dont l'idée seule révolte ? Que ne firent point enfin les vils commis du trône pour couvrir d'un voile spécieux , la turpitude de leurs intrigues ?

Il est dur , je l'avoue , de passer d'un état brillant à un état obscur. Mais quoi ! lorsque les hommes se rassemblèrent sous le drapeau de la société , y avoit-il des distinctions entr'eux ? ont-ils dit qu'il falloit en établir ? ont-ils dit qu'il y auroit des *maîtres* et des *sujets* ? ont-ils fait un pacte par lequel les uns pourroient étendre leur mollesse sur

le duvet le plus doux ou la promener dans un char doré , tandis que les autres traîneroient avec peine , un corps hérissé de haillons , et n'auroient pas même où reposer leur tête ? Ah ! tous ont promis de ne faire qu'une seule et même famille ; tous se sont juré une fraternité réciproque ; tous ont dévoué à l'exécration ceux de leurs enfans qui n'agiroyent pas pour la cause commune. Répondez , ô vous qui , vous qualifiant d'hommes de naissance , osez nous traiter d'hommes de néant , répondez : n'êtes-vous pas , ainsi que nous , leurs descendans ? Pourquoi donc n'avez - vous pas le même sort que nous ? pourquoi donc ne remplissez-vous pas les conditions d'un traité fait en votre nom aussi bien qu'au nôtre ? Lâches usurpateurs , apprenez qu'un être social n'a rien en propre ; que ses salens , sa fortune , sa vie , tout appartient à ses concitoyens. Est-il fort ? il doit protéger le foible ; éclairé ? instruire l'ignorant ; riche ? partager avec le pauvre. Il n'est pour lui qu'une seule distinction ; c'est celle qui vient de la vertu. Qu'ils fuient donc ceux qui en veulent d'au*

tres , et qu'ils fuient sous un ciel où le nom de société est inconnu.

Le vieillard finissoit à peine ces mots , que des cris d'allégresse vinrent frapper nos oreilles. Nous nous levons , et nous voyons s'avancer vers nous une foule de villageois qui , dans un aimable délire , se pressoient autour de deux hommes à cheval. L'un paroissoit être au printemps de son âge , et l'autre à son automne. A ce qu'il me semble , me dit mon compagnon , c'est le chef des Gaulois et son fils. — Mais je n'apperçois aucun garde. — Des gardes ! les méchans seuls en ont besoin. Oubliez-vous que nous sommes libres , que les chefs d'un peuple libre n'ont d'autres gardes que leurs vertus ? Hé quoi ! jamais spectacle fut-il plus imposant que celui-ci ? jamais la pompe des licteurs en approcha t-elle ? jamais l'appareil le plus fastueux en étala-t-il un semblable ? En parlant ainsi , il m'en faisoit admirer la beauté ; et en effet , qu'il étoit beau ! c'étoit à qui verroit nos cavaliers , et à qui les verroit plus long-temps : les uns grimpoient sur des hauteurs , d'autres s'efforçoient de s'ouvrir un

passage jusqu'à eux. Le vieillard oublioit en ce moment le fardeau de ses années ; il couroit, et les voyoit-il, il s'écrioit : je mourrai content. Le père élevoit son enfant sur ses épaules , il les lui montrait du doigt , il lui faisoit bégayer : vive not'bon chef et son bon fils ! D'aimables villageoises , au front modeste et couronné de fleurs , alloient en avant avec leurs amoureux. De temps en temps il se formoit des danses rustiques ; et on eût dit qu'alors les arbres , les collines , la plaine , tout sautoit de plaisir.

Une vieille femme étoit montée sur un tertre ; poussée par la foule , elle tombe et roule jusqu'au pied de la hauteur. Tout-à-coup le jeune prince se précipite en bas de son cheval, perce l'enceinte et court la relever.—Bonne maman, vous êtes blessée sans doute ? Ah ! mes amis, pourquoi vous presser tant ? Nous ne sommes que des hommes. Puis la remettant entre les bras de quelques villageois : ayez-en soin, je vous prie, ayez-en soin ; tenez, voilà pour elle et pour vous. En même-tems il leur donne sa bourse et se sauve. Un d'eux court à lui.—Reprenez , reprenez st' argent-là , j'n'en

avons pas besoin ; sous un si brave homme que vot'père , y a-t-il queuq'pauvres. Oh ! c'est bian vrai , s'écrient tous les autres ; reprenez. Le père pleuroit de joie. Mes bons amis , leur dit-il , gardez la bourse ; c'est de vous que nous est venu cet argent ; c'est à vous qu'il appartient. Je vous en prie , gardez-le ; votre refus ne peut que me faire de la peine. Et toi , mon fils , de quel plaisir tu me combles ! que tu te montres digne d'être un jour le chef des Gaulois ! Ah ! continue toujours. Plus on est élevé , plus il faut avoir de vertus.

Un tel discours ne pouvoit qu'accroître l'intérêt d'une scène si attendrissante. Oh ! les braves gens ! ô les braves gens ! se disoit-on les uns les autres , et l'écho répétoit avec joie : ô les braves gens ! ô les braves gens ! Pour mon vieillard , il étoit dans une espèce d'extase. O Hiren ! ô Hiren , disoit-il de temps en temps , secoue la poussière du cercueil , et viens voir ici ta double image. Le flot s'étoit entièrement écoulé , qu'il avoit encore à la bouche la même exclamation ; enfin m'adressant la parole : vous en ai-je imposé , quand je vous ai

peint le bon cœur de notre chef? l'aimable père! et sur-tout l'aimable fils! comme il sourit à l'habitant de la campagne! comme il est sensible à la vue d'un être souffrant! Mais pourquoi vous parler de ce que vous avez vu? reprenons le fil de notre histoire.

La chute du fort où s'étoit retranché le despotisme, fut bientôt suivie de l'extinction du nom d'*états-généraux*. Parut alors celui d'*assemblée nationale*. A ce nom, les cendres de l'humanité se ranimèrent, son tombeau s'ouvrit, et, forcé de relâcher sa proie, l'orgueil pâlit sur son trône chancelant. C'est ainsi qu'à l'aspect de l'aurore, s'élançant hors des portes de l'Orient, sur son char doré, la nuit cache en tremblant sa tête lugubre.

Rendue à la vie, l'humanité paroît au milieu de la diète auguste. « Que n'ai-je pas à espérer de vous, dit-elle, ô vous qui me rappelez au jour! vous avez beaucoup fait sans doute, mais ce n'est rien, si vous ne me retablissez pas entièrement dans tous mes droits; si cet infortuné que la vanité foule d'un pied dédaigneux, ne devient pas l'égal de ce Roi qui, mollement assis sur

un trône entouré de flatteurs , ose se croire le maître de la terre. Fouettez enfin d'un décret sanglant tous ces grands prétendus. Assez et trop long-temps ils ont dit dans leur cœur : nous sommes des Dieux. Qu'ils tombent , et qu'ils apprennent aujourd'hui qu'ils n'étoient que des simulacres.

« Ne croyez pas cependant que ce soit la vengeance qui me fasse parler ainsi. L'humanité n'a jamais su ce que c'étoit que vengeance ; et s'il est quelque desir qui m'anime, c'est celui de voir tous les hommes heureux. Oui , je le répète , frappez les grands , mais frappez-les comme un père frappe un fils criminel.

« Quel moment pour les amis de la société, que celui où rappelée à son état primitif , elle reparoîtra avec cette simplicité qui caractérise le bonheur ! Vous ne l'ignorez pas, lors de sa naissance, jamais son sein ne retentit du triste nom de Roi , nom inventé depuis par l'usurpation. Elle n'en connoissoit d'autre que celui de *chef de la société*. Ce chef n'avoit le droit ni d'être un maître , d'avoir des sujets , un tel droit n'appartenant qu'à celui qui, d'un signe de tête ,

fait trembler l'univers entier. Simple délégué du corps social , il n'avoit le pouvoir en main que pour exécuter ses volontés , et il ne l'avoit qu'autant qu'il repoussoit ou procuroit tout ce qui pouvoit être nuisible ou utile. Ce n'étoit point hors de sa patrie qu'il alloit chercher une compagne ; ce n'étoit point avec une étrangère inconnue qu'il formoit les tendres nœuds de l'hyménée. Son épouse étoit une de ces beautés qui embellissoient par leurs vertus autant que par leurs grâces , la société dont il tenoit les rênes. Avoit-il des enfans ? ils étoient élevés , non en princes , mais en hommes. Nulle femmelette autour d'eux , nul de ces flatteurs à gages , qui ne font de leurs élèves que de sots altiers. Leur éducation étoit publique. Confondus avec les jeunes citoyens , ils ne portoient sur eux aucune marque distinctive. Jamais on ne leur parloit d'eux , mais toujours des autres. Jamais gardes ne les accompagnoient. Jamais personne ne s'inclinoit devant eux. Le chaume , les hôpitaux , voilà les lieux qu'ils visitoient souvent.

A cette même époque , on ne savoit guère

que la naissance fût susceptible de plus ou de moins. On voyoit tous les hommes entrer dans le monde nuds et pleurans ; l'économie animale également combinée en eux ; leur accroissement suivre les mêmes progressions ; on concluoit de-là que tous naissoient égaux. Le mot *noblesse* n'étoit pas plus connu. Il est vrai que , lorsqu'un citoyen avoit bien mérité de sa patrie , on disoit de lui : voilà un cœur noble ; mais l'on ne disoit jamais : voilà une personne noble. On pensoit que la noblesse étant une chose inhérente au caractère , elle ne pouvoit pas plus se donner que celui-ci , et qu'il en étoit d'une ame basse se disant noble , comme de cet animal de la fable revêtu de la peau d'un lion.

Qu'on juge alors s'il y en avoit qui , à raison de leurs titres , accaparoient les dignités. Ah ! chacun avoit droit d'y prétendre , et pour être sur les rangs , il ne s'agissoit que d'avoir du mérite. Point de privilège qui donnoit à celui-ci la préférence sur celui-là ; point de courtisanne qui d'un mot faisoit tomber le choix sur un de ses favoris ; point de ce trafic qui métamorpho-

sant

sant la chose la plus sacrée en chose mercantile , la vendoit aux plus offrans et derniers enchérisseurs. Aussi ne mettoit-on pas à la tête des armées des gens qui n'étoient des héros que dans les champs de Paphos. Aussi le siège de Thémis n'étoit-il pas livré aux vils appuis de l'iniquité.

Je ne parle pas ici des dignités sacerdotales. Il n'y en avoit point. Les prêtres , c'étoit les pères de famille ; les temples , tous les lieux où l'on se trouvoit. Le jour se levait-il , on chantoit un hymne à l'Eternel. Se couchait-il , on chantoit encore. Une fois par mois , chaque peuplade se rassembloit ; on célébroit une fête , et l'air retentissoit de mille et mille cantiques. Ainsi , nul cloître ne souilla l'origine de la société ; ainsi , point de ces victimes qui , ensevelies dans des lieux que le désespoir parcourt en silence , asservies sous un sceptre encore plus terrible que celui des Rois , couvertes d'un habit lugubre et bizarre , ayant sans cesse à lutter contre l'ennui et la nature , maudissent nuit et jour l'instant qui les a vus naître et l'instant où , par un vœu solennel , elles ont abdiqué le titre de citoyens,

souvent même maudissent le Dieu au nom duquel on leur a extorqué un vœu aussi barbare. Vivre dans le célibat étoit une flétrissure que le temps même ne pouvoit effacer. A trente ans il falloit allumer le flambeau de l'hyménée , ou s'attendre à traîner une vie ignominieuse. Venoit-il à mourir un célibataire , son corps ne recevoit pas les honneurs de la sépulture. On le livroit en proie aux animaux voraces , et un homme s'écrioit : ainsi sera traité quiconque ne remplira pas ce précepte de l'Auteur de la nature : *Crois et multiplie.*

Quand les mœurs sont aussi simples , il est rare que l'agriculture ne soit pas en honneur. Aussi l'étoit-elle beaucoup. Il n'est sorte d'égards que l'on n'eût pour quiconque s'adonnoit à un art aussi utile , et jamais commis n'en laissoit se morfondre dans son anti-chambre. Le mot *paysan* n'existoit point. Un habitant de la campagne s'appelloit tout bonnement un habitant de la campagne ; et pêchât-il cent fois contre la grammaire en un instant , il n'en étoit pas moins estimé. Qu'importe les fautes de la langue , quand on sert bien son pays ? Qu'a-

lors les champs étoient beaux ! Rien d'inculte, rien qui n'eût senti le choc de la charrue. Cérès lançoit par-tout un doux sourire ; par-tout elle s'avançoit sur un char orné des gerbes les plus belles. On ne voyoit pas, comme à présent, le cultivateur tout courbé sous le poids du jour, arracher d'une terre aride, un pain trempé de sueurs, et à côté de lui, la mollesse attendre avec impatience, le moment où il devoit cueillir le fruit de ses travaux, et le lui saisir d'une main avide, sitôt qu'il l'avoit cueilli.

Je pourrois encore pousser plus loin ce tableau ; je pourrois vous dire qu'à la cour de Thémis, on ne connoissoit ni ce verbiage assommant qui n'abonde qu'en périodes vuides de sens, ni cette forme qui égare la vérité dans un labyrinthe inextricable, ni cette procédure qui, sur un rien, élève des monceaux de grimoires ; je pourrois dire aussi que jamais échafaud ne fut couvert d'un sang innocent ; que jamais loi n'autorisa un homme à briser son semblable sous les coups d'une barre de fer ; que jamais l'ignominie du criminel ne retombe sur sa famille. Le temps presse : je m'ar-

rête ; mais avant , je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré , de mettre fin à ces grands assassinats connus sous le nom de *guerres*. Assez et trop long-temps l'ambition ou la folie d'un seul a prodigué le sang de ceux qu'il osoit appeller ses sujets. Assez et trop long - temps les Gaulois n'ont été que des machines qui , mises en mouvement par des gens féroces , alloient fracassant d'autres machines qui souvent les fracassoient en même temps. Faites-en désormais des hommes , et qu'ils sachent que la vie d'un étranger ne doit pas leur être moins chère que celle d'un concitoyen. Ah ! puissent tous les peuples penser ainsi ! puissent-ils comprendre que ce n'est point pour s'entregorger , mais pour s'aider les uns les autres qu'ils sont placés sur la terre ! puisse le langage de la fraternité , se faire entendre dans tous les cœurs ! puisse l'univers entier ne contenir dans son sein qu'une seule et même famille !

Ainsi parla l'humanité. S'il s'éleva des applaudissemens , il s'éleva aussi des mur-

mures. La noblesse cria à l'injustice ; le fanatisme à l'impiété ; celui-ci sur-tout, fit éclater son mécontentement. Vous avez vu une louve à qui des mains furtives ont enlevé ses petits. Son poil est hérissé , son œil enflammé de fureur ; elle frappe l'air de hurlemens affreux ; elle lance de tous côtés un regard menaçant : tel et plus terrible encore se montre le fanatisme. Il veut parler , mais il ne sort de sa bouche qu'un son confus. Un sifflement part ; il fuit, et suffoqué par la rage , il demeure quelque temps sans voix. Enfin rompant un morne silence : moi sifflé ! moi couvert de mépris ! moi qui naguères encore , pouvois d'un signe de sourcil, anéantir quiconque osoit se tenir debout devant moi ! qui l'eût jamais cru ? Le bandeau étoit si fortement attaché , tant de siècles l'avoient si bien affermi sur les yeux ; et il s'est déchiré ! . . . Cruelle philosophie , tu triomphes ! que n'ai-je pourtant pas fait pour t'étouffer dans ta naissance ? par-tout je t'ai décrié , par-tout je t'ai persécuté. Libelles , mandemens , arrêts , prisons , échafauds , rien n'a été épargné. Tantôt tes écrits étoient livrés aux flammes par la main

du bourreau ; tantôt les voûtes sacrées retentissoient d'imprécations et d'anathêmes contre toi ; presque toujours tes disciples ont traîné d'exil en exil , une vie infortunée , et plusieurs , après leur mort , n'ont pas joui des honneurs de la sépulture. Et cependant je suis vaincue ! J'ai beau lutter encore , j'ai beau montrer au peuple l'Eternel tenant sa foudre suspendue sur la tête du philosophe , on se rit de moi , et je vois la gloire de mon ennemie croître de jour en jour. Temps heureux où l'ignorance couvrait la surface de la terre , qu'êtes - vous devenu ? A peine parlais-je alors que , sans examen , tout courboit en tremblant , un front docile ; ma voix sembloit être la voix de Dieu ; le crime le plus énorme , une fois commandé par moi , n'étoit plus qu'une vertu , et tous se disputoient à l'envi , l'honneur de le commettre. Comme les dignités , comme les biens tomboient sur moi ! Persuadé que je pouvois seul ouvrir et fermer les portes du séjour céleste , chacun s'empressoit de m'enrichir de ce qu'il avoit de plus précieux. Les prémices de tous les fruits m'étoient offerts ; un père dépouilloit en ma

faveur ses enfans , d'un héritage dont la privation les jettoit dans l'indigence ; les Rois même venoient déposer à mes pieds leurs couronnes , et d'un air suppliant , se déclarer mes vassaux. Combien se sont crus fort honorés d'avoir rempli les fonctions de serviteurs auprès de moi , qui m'intitulois : le *serviteur des serviteurs* ! et combien , pour avoir osé s'y refuser , ont perdu le sceptre avec la vie ! Mais où vais-je ? hélas ! autant l'on combattoit autrefois de bienfaits à mon égard , autant l'on combat aujourd'hui d'outrages. Hé quoi ! ne suis-je plus le fanatisme ! ne suis-je plus celui qui tant de fois lava dans des flots de sang le plus léger affront ? n'ai-je donc plus d'appuis ? D'ailleurs , moi seul ne me suffis-je pas ? Tremblez , tremblez , ô vous qui conjurez ma perte ; si je ne puis la parer , du moins je ne mourrai pas sans vengeance.

Il dit , et non loin de lui il aperçoit la statue d'un despote qui , couronné par la victoire et entouré de captifs enchaînés , s'élevoit encore avec cet orgueil que l'adulation ne craignit pas d'appeller grandeur. Il court se prosterner devant elle , et le ge-

nouil en terre , il s'écrie : que ne respirestu , ô toi que je puis nommer à juste titre , le dernier Roi de la Gaule ? mes autels subsisteroient toujours ; et ce peuple , sur qui ton œil auguste ne s'abaissoit qu'avec dédain , ce peuple seroit toujours mon esclave ! Combien tu m'aimas ! avec quelle fureur tu déchiras un édit qui permettoit la liberté de conscience ! et comme , le fer à la main , tu chassas de ton empire , des millions d'hommes , tout fidèles et tout utiles qu'ils étoient , persuadé que des gens d'une religion différente de la tienne , ne pouvoient être de bons sujets , et qu'enrichir l'étranger de leur or et de leur industrie , c'étoit lui faire un présent funeste ! Que n'as-tu point fait aussi contre un Druide qui , peu digne de l'être , osa te prêcher la tolérance , et dans un ouvrage , hélas ! immortel , te dire que ce n'étoit pas dans la pompe du trône , mais dans le bonheur des peuples , que consistoit la grandeur des Rois ? Dans ce moment , de longs sanglots poussés à côté de lui , l'interrompirent. Il regarde , et voit la noblesse étendue toute en pleurs. C'en est donc fait , disoit-elle d'une voix entrecoupée , tout est

perdu les cruels ! O grand Roi !
 je viens mourir avec toi , je viens m'ense-
 velir sous tes débris Est-ce bien toi que
 je vois ainsi , lui dit le fanatisme ? Toi née
 au milieu des armes ! toi faite pour les armes !
 Qui toi ! tu t'abas ! tu pleures ! Lâche , ce
 fer que tu portes , ne doit-il être qu'un orne-
 ment inutile ? Relève-toi : songe que pleurer
 devant un Roi qui , malgré ses défaites , sou-
 tint son orgueil jusqu'au tombeau , c'est lui
 faire outrage. Imite-le. Ce n'est point sous
 les débris d'une statue , c'est sous ceux de
 tes ennemis qu'il faut t'enterrer. Encore une
 fois relève-toi. Jamais l'on n'est perdu , tant
 que l'on a du courage. Ranimée par ces
 mots , la noblesse se relève. Cours , ajoute
 le fanatisme , cours te mettre à la tête des
 troupes stipendiées. Quant à moi , je vole
 vers ces provinces que le midi féconde de
 ses rayons enflammés.

Il dit , et après avoir salué plusieurs fois
 l'orgueilleux despote , il part. Jamais flèche
 ne s'élance avec plus de rapidité. En un
 instant il arrive près d'une ville , peuplée
 presque en entier de ses partisans. Il s'arrête ;
 et apprenant que les principaux sont alors

assemblés , il se rend au milieu d'eux. Mes amis , leur dit-il , quel est le calme où s'endort votre zèle ? Etoit-ce par des discours que vos ayeux repoussent une secte naissante ? Le danger presse. Pendant que vous dissertez , vos ennemis agissent. Agissez à votre tour. Déjà la religion éplorée , gémit sur un cercueil ; déjà l'impiété tient le poignard levé sur son sein. Vous frémissez... Volez , dignes descendants , sur les traces de vos ancêtres. Frappez , purgez ces lieux de tous les impies qui les souillent , et que ressuscitée par votre exemple , la Gaule redevienne ce qu'elle étoit.

En parlant ainsi , il souffle dans tous les cœurs la fureur qui l'anime. Alor plus de frein. C'est à qui portera le premier coup aux victimes , à qui se baignera le plutôt dans leur sang. Le fanatisme triomphe ; il pousse un long cri de joie , et s'élevant dans les airs , il dirige ailleurs son essor ; mais de temps en temps il se retourne pour contempler un spectacle aussi doux à ses yeux.

Cependant les malheureuses victimes se défendent avec courage. Le jeune Isméo surtout , fait trembler les barbares. Trois fois

ils l'attaquèrent, trois fois ils sont contrains de reculer. Enfin , un coup terrible l'atteint , il chancelle et tombe désarmé entre leurs mains.

Que faisois-tu alors , tendre amante du bel Isméo ? Hélas ! renfermée dans son appartement , Emma ne savoit guère le péril que couroit son bien-aimé. Toutefois le tumulte croissant de plus en plus , des cris perçans vinrent frapper son oreille. Elle se trouble , elle s'informe ; long-temps elle ne peut savoir la vérité ; enfin elle l'apprend. Aussi-tôt de s'élancer hors de la maison paternelle et de voler à l'endroit d'où partoient les cris. Elle perce la foule , et le premier objet qui s'offre à sa vue , c'est Isméo , pâle , sanglant et traîné à demi mort. Elle jette un cri , recule ; elle est prête à tomber de douleur , la fureur la retient ; elle se précipite sur son amant. Isméo ! Isméo ! s'écrie-t-elle , en le tenant embrassé. Au son de cette voix , Isméo semble rappeler son ame fugitive , il entr'ouvre une paupière presque éteinte : est-ce toi , dit-il d'un ton foible , est-ce toi , chère Emma ? Ah ! que viens-tu chercher ici ? La mort , répond-elle : oui , bar-

bares , frappez ; c'est peu d'aimer Isméo autant que je vous déteste ; son culte est encore le mien. Le vôtre , je l'abjure , je l'abhorre. Isméo ! Isméo ! regarde ton Emma. Les cruels ! comme ils l'ont assassiné ! Hé ! quel droit aviez-vous sur sa vie ? Qui vous a commandé de verser son sang ? Monstres ! vous avez un Dieu ! vous ! un Dieu ordonne-t-il le meurtre ! un Dieu fait-il un crime d'être adoré d'un telle ou telle manière ! un Dieu n'est-il pas le père commun de tous les hommes ? Ah ! votre Dieu , c'est la cruauté. Isméo ! c'est ton Emma , ta chère Emma qui t'appelle. Isméo ! . . . il est mort ! Et vous vivez , vous , issus non des flancs d'une mortelle , mais de ceux d'une furie ! Assassins de mon amant ! que ne puis-je moi-même vous déchirer le sein , et d'une main sanglante , en arracher vos cœurs encore tout palpitans ! Ciel ! arme-toi de toutes tes foudres , écrase-les. Terre ! entr'ouvre-toi , et qu'engloutis tout vivans , ils meurent consumés lentement par les vers. Mais non , qu'ils vivent encore. Puissell'ombre de mon amant , puisse celle de toutes leurs victimes , s'attacher sans

cesse à leurs pas , et armés d'un fouet vengeur , les poursuivre en tous lieux ! puissent-ils , vautours impitoyables , se ronger à eux-mêmes un foie toujours renaissant ! puissent-ils implorer des assassins et n'en pas trouver.... puissent-ils plutôt devenir humains ! A ces mots elle arrache à l'un d'eux un fer ensanglanté , se f'appe , et tombe sur le corps de son amant , en prononçant le nom d'Isméo.

Tandis que cette scène affreuse se passe , la noblesse de son côté , ne néglige rien pour seconder le fanatisme. Par-tout elle s'efforce d'infecter le cœur des soldats , du noir venin qui circule dans ses veines ; par-tout elle peint comme des attentats horribles et la chute du fort de Lutèce et le séjour du Roi dans cette capitale. A l'entendre , le Roi n'est qu'un captif , plus sévèrement gardé au sein de son empire , que ne le fut un de ses ayeux dans une terre étrangère ; et le peuple n'est qu'un rebelle qui , peu content de dépouiller son Roi , veut , en le traînant à l'échafaud , renouveler dans la Gaule l'exécrable tragédie que donna autrefois une nation voisine. De-là cette apostrophe : et

vous aussi, guerriers, abandonnerez-vous un Prince pour lequel vous avez juré de combattre jusqu'au dernier soupir ! irez-vous , réunis à une vile populace , hâter le moment qui doit souiller à jamais votre malheureuse patrie ? ou bien spectateurs immobiles , ne ferez-vous rien en faveur du petit-fils d'un Monarque qui fit tant pour vous ? . . . Que vois-je ! vos yeux étincellent de fureur. Pardon , braves guerriers , si j'ai pu vous offenser. Qui , moi , vous soupçonner ! . . . allons , mes amis , marchons. Jamais notre fer ne peut s'employer pour une cause plus belle , et je jure. . . Et nous aussi , nous jurons , s'écrièrent-ils tous , — de rendre au sceptre tout son éclat ; — de maintenir le peuple dans tous ses droits.

Jamais la tête de Méduse ne produisit un effet aussi prompt que ces dernières paroles. Long-temps la noblesse demeure sans mouvement ; long-temps elle ne donne aucune apparence de vie. Enfin , elle revient à elle ; mais son regard est abattu , son air tout effaré. Plusieurs fois elle essaye de parler , toujours la honte et la douleur s'y opposent. Ce qui accroît encore son désordre , ce sont

les cris terribles qui retentissent autour d'elle ? Où est , dit-on , cette captivité du Roi , lorsqu'il n'est sorte d'honneur qu'on ne lui rende , lorsqu'il ne se promène qu'au milieu de mille acclamations , lorsque lui-même ne cesse de se louer des habitans de Lutèce. D'ailleurs , la capitale d'un empire n'est-elle pas faite pour être le séjour du Monarque ? Où est cette rebellion du peuple , lorsqu'il ne fait que reprendre ce que l'usurpation lui avoit ravi ? Où est ce Roi dépouillé , lorsqu'en resserrant son pouvoir dans des justes limites , on l'a érigé en divinité bienfaisante ? Où est ce Roi traîné à l'échafaud , lorsqu'on a déclaré sa personne sacrée et inviolable ? O noblesse ! c'est envain que tu te caches. Ce n'est pas du Roi , c'est de toi que tu t'embarrasses. Mais apprends que toujours fidèles à notre serment , nous saurons jusqu'au dernier soupir , combattre pour le Roi , c'est-à-dire , pour le représentant de la nation ; et qu'ainsi nous regardons comme ennemi du Roi , quiconque l'est de la nation. Et cette nation , tu l'oses appeler vile populace ? et devant nous encore ! devant nous qui faisons gloire d'en

être ! Fuis , si tu ne veux pas rejoindre sur les sombres bords ce Monarque dont l'ostentation , en nous logeant tout mutilés dans un palais superbe , nous donna à peine le simple nécessaire. Fuis : nous ne voulons plus de toi. Toujours les travaux et les fatigues furent notre partage ; toujours la gloire et les récompenses furent le tien. Il est temps que le prix ne soit accordé qu'à celui qui l'a mérité. Va , nous vaincrons bien sans toi ; et combien de fois n'aurions-nous pas vaincu sans toi ?

Dans ce moment , paroît un malheureux , traînant avec effort un corps ensanglanté. Le désespoir est peint dans tous ses traits. Les cheveux hérissés , l'œil horrible , le front livide , le visage distors , il grince les dents , et , un poignard à la main , il écume de vengeance. C'est le fanatisme , c'est ce monstre qui , naguère , tout orgueilleux du succès qu'il avoit obtenu au commencement de son entreprise , se promettoit déjà une victoire entière. Autant la fortune l'avoit d'abord caressé , autant elle s'étoit ensuite acharnée contre lui. Par-tout outragé , par-tout maltraité , il avoit repris , non sans peine , la route
de

de ces lieux qu'il avoit laissé tout pleins de sa fureur. Il y entroit, lorsque des patriotes d'une ville voisine vengeoient la mort d'Emma et d'Isméo ; mais il n'eut que le temps d'en sortir et d'en sortir tout mourant. C'étoit dans cet n'état qu'il s'étoit traîné vers la noblesse , comptant la trouver plus heureuse que lui. Quelle est sa surprise de la voir suppliante aux pieds des soldats ! A cette vue , il rappelle tout ce qui lui reste de vigueur. Lâche , lui dit-il en lui plongeant le poignard dans le sein , tu es indigne de vivre ; et en même temps il se tue. Le Ciel applaudit.

Et le Songe finit par un coup de tonnerre.

DISCOURS

D'UN NÈGRE,

CONDUIT AU SUPPLICE.

HOMMES à la peau blanche , au cœur atroce et noir ,
Vous que pour mes égaux j'aurois honte d'avoir ,
Vous voulez mon trépas ; frappez : je le mérite.
J'ai pu briser mes fers , j'ai pu prendre la fuite ,
J'ai pu sur-tout , j'ai pu sauver des malheureux.
Mon crime , je le sais , est grand , horrible , affreux.
Sans moi pourtant , cruels , vous , vos enfans , vos
femmes ,

Tout étoit égorgé , dévoré par les flammes ,
La nuit , au même instant déjà les bras levés ,
On alloit.... je parlai : l'on me crut. Vous vivez ,
Frappez donc , délivrez un mortel qui vous brave ,
De l'horreur de vous voir , de l'horreur d'être esclave.
Mais écoutez. Et vous , témoins de mon trépas ,
Vous qui , les yeux en pleurs , accompagnez mes pas ,
Pourquoi pleurer sur moi ? vous seuls êtes à plaindre.
Vous restez dans les fers ; moi j'en sors. Qu'ai-je à
craindre ?

Voilà le terme enfin de mes calamités. (*Il montre l'écha-*
faud.)

Ecoutez mes compagnons ; vous , tyrans , écoutez,

Des mains de l'Eternel j'ai reçu la naissance ;
 Il m'a non moins qu'aux blancs , donné l'indépendance
 Homme et fait pour vouloir , j'obtins aussi bien qu'eux ,
 Une ame fière , un front élevé vers les cieux.
 Comment ce front s'est-il abaissé vers la terre ?
 C'est vous que j'interroge , auteurs de ma misère.

Tranquille en ma cabane et sous un ciel heureux ,
 Je sentenois les jours d'un père vertueux.
 Un brigand vient , je veux repousser sa furie ;
 Je succombe ; et mon père est étendu sans vie.
 On m'emporte , on me vend , et c'est une boisson
 Dont l'usage fatal assoupit la raison ,
 C'est elle qui me paie ! et qui courbant mon être ,
 A moi qui naquis libre a pu donner un maître !
 Ah ! de vous ou de moi , qui doit être avili ?
 Vous en buvez , et moi , je l'ai sans cesse fui.

Voilà pourtant vos droits , ô tyrans inflexibles ,
 Droits cruels , droits affreux , droits enfin impossibles.
 Mon père avoit sur moi d'incontestables droits ;
 Il les tenoit du Dieu qui donne à tous des loix ;
 Moi rebelle , il pouvoit s'armer d'un front sévère ,
 Non me vendre... hé ! moi-même aurois-je pu le faire ?
 Tout homme a , quel qu'il soit , le droit de s'exposer ;
 Nul de sa liberté ne sauroit disposer.

Ce que mon père et moi nous ne pouvions transmettre ,
 Croyez-vous qu'un voleur ait pu se le permettre ?

Que l'on vende une montre , on en a le pouvoir :
 C'est un ressort de fer qui seul la fait mouvoir.

Mais mettez à la place une ame raisonnable ;
 Quiconque la vendroit , seroit alors coupable.
 Et moi que de son souffle anima l'Eternel ,

Moi votre égal , moi fait pour être toujours tel ,
 Vous m'avez acheté ! dépouillé du nom d'homme !
 Nous n'avez vu dans moi qu'une bête de somme !
 Et m'avez-vous encor , répondez , vils bourreaux ,
 Oui , m'avez - vous traité comme vos animaux ?

Avez-vous par hasard pris un cheval sauvage ,
 Vous savez par degré le faire à l'esclavage.
 Toujours doux envers lui , toujours l'apprivoisant
 Vous lui donnez le mors , mais en le caressant.
 Les fardeaux sont légers , le repos suit la peine ;
 Un aliment choisi le remet en haleine.

Envers ces malheureux prenez-vous un tel soin ?

Mais de m'apprivoiser vous n'aviez pas besoin.
 Vous m'étiez inconnus , que déjà dans mon ame
 De l'amitié pour vous brûloit la douce flamme.
 Je vous croyois des dieux ; je pensois , que , comme eux ,
 Vous vous plaisiez sans cesse à faire des heureux.
 Cent fois je m'écriois : quand pourrai-je en entendre ?
 Quand sur notre rivage en verrai-je descendre ?
 Oui , je bénis l'instant qui me mit en vos mains ;
 Je vous peignis à tous doux , bienfaisans , humains....
 Que je les ai trompé ! Pardon , Etre suprême ;
 Pardon , tristes amis ; j'étois trompé moi-même.

Et toi , vieillard , et toi que je regrette encor
 Au moment où les tiens me vont donner la mort ;
 Toi que j'aimois autant que mon vertueux père ;
 Toi dont le souvenir alléga ma misère ,
 Va , si tu m'as trompé , c'est pas tes actions.
 J'ai cru qu'ainsi que toi tous les blancs étoient bons.
 Quand , jetté sur nos bords par les vents en furie ,
 Tu repris par mes soins une mourante vie ,

En quels épanchemens se répandit ton cœur !
 Que ta reconnoissance annonçoit de candeur !
 Quel langage touchant ! et comme ta tendresse
 Des arts de ton pays instruisoit ma jeunesse !
 Je sentais à ta voix mon ame s'agrandir ;
 Chaque mot m'mprimoit je ne sais quel plaisir ;
 Je renaïssois : pouvois-je , à ces traits de lumière ;
 Ne pas chérir en toi la Grèce toute entière ?
 Hélas ! combien de fois , sitôt que la chaleur
 Vouloit que de l'ombrage on cherchât la fraîcheur ,
 Ne t'ai-je pas porté , près de mon tendre père ,
 Sous ces beaux cocotiers qui couvrent notre terre ?
 Et là combien de fois n'ai-je pas pour vous deux ,
 Cueilli , tout en chantant , un fruit délicieux ?
 Alors tu m'élevois d'une aîle prompte et fière ,
 usqu'à l'Etre qui dit à la nature entière :

Produis pour les humains ; ces humains sont mes fils.

Ainsi par l'amitié je les croyois unis.
 L'univers me sembloit une famille immense ,
 Qui du père commun avoit la bienfaisance.
 Quelle famille ! ici l'orgueil , l'ambition ;
 Là , les fers , le mépris et la soumission.

Comme je vous aimois ! ah ! moins de tyrannie
 Ne m'eût jamais , cruels , guéri de ma folie.
 Qu'il m'a fallu de temps pour ne plus vous chérir !
 Que n'ai-je pas souffert avant de vous haïr !
 Quand vous me punissiez , je me jugeois coupable ;
 Mon cœur vouloit en vous voir un cœur équitable.
 Le bandeau cependant a pu se déchirer :
 Vous êtes parvenus à vous faire abhorrer.
 Hé ! pouvois-je toujours , déplorable victime ,

Etouffer dans mon ame un horreur légitime ?
 Naguère contre moi que n'avez-vous pas fait ,
 Vous seuls pouviez commettre un semblable forfait.

Sous le poids du travail une esclave écrasée ,
 Et non moins par la faim abattue , épuisée ,
 A peine soutenoit , après un long effort ,
 Des membres tout souillés du souffle de la mort.
 Je la vois à son fils , aussi décharné qu'elle ,
 Offrir en gémissant une sèche mamelle.

L'enfant , au lieu de lait , ne suçait que des pleurs.
 J'accours : j'étois déjà tout trempé de sueurs.
 Je lui donne mon pain , je diffère ma tâche ,
 Je l'aide. . . . la voilà , regardez , troupe lâche.
 C'est cette femme en pleurs qui soulève un enfant.
 Je meurs du moins heureux : l'un et l'autre est vivant.

Comment payâtes-vous ce trait de bienfaisance ,
 Dont j'avois dans mon cœur trouvé la récompense ?
 Le voilà sur mon dos : oui , le voilà ce prix.
 Autant je vous déteste , autant je le chéris.

Que ne puis-je , en montrant toutes mes cicatrices ,
 Leur découvrir ici toutes vos injustices !
 La pudeur me retient. Mais sitôt qu'expiré ,
 Mon corps sera sans voile en spectacle livré ,
 Venez , Noirs , si pourtant vous avez ce courage ,
 Venez de vos bourreaux considérer la rage.
 Vous , Blancs , venez sourire , et d'un oeil enchanté
 Voir les raffinemens de votre cruauté :

Lorsqu'un voleur me prit , j'allois par l'hyménée ,
 A la tendre Zelmis unir ma destinée.
 Elle avoit mes présens , et moi j'avois les siens !
 La flûte avoit déjà chanté nos doux liens. . . .

O Blancs , que n'étiez-vous ce que j'osois vous croire !
 Peut-être de Zelmis j'eus perdu la mémoire ,
 Peut-être Mais pourquoi , malgré mon triste sort ,
 Aux fers d'une compagne unir mes fers encor ?
 Pourquoi doubler mes jours , quand votre barbarie
 Me forçoit tant de fois de maudire la vie ?
 Vos verges , votre fer , j'ai pu les endurer :
 Mais aurois-je , inhumains , pu me voir déchirer
 Dans des êtres si chers à tout ce qui respire ,
 Dans ma femme , un enfant... quel mot viens-je de dire ?
 Un enfant ! la colère a troublé tous mes sens.
 Un enfant ! un esclave a-t-il donc des enfans ?
 Est-il père ? et jamais ce nom si doux , si tendre
 A son cœur isolé peut-il se faire entendre ?
 Ah ! il n'a point d'enfans , il n'a que des petits ,
 Il ignore et l'amour et ses gages chéris ;
 Et qu'à des malheureux il aille donner l'être ,
 Il multiplie alors le bétail de son maître.
 Puisse plutôt des Noirs mourir le germe entier !
 Oui , par pitié , grand Dieu ! frappe jusqu'au dernier.
 Qu'effacés de la terre , aucun d'eux ne renaisse ,
 Et qu'enfin l'esclavage avec eux disparoisse ?
 Mais l'esclavage encor ne disparoitroit pas.
 Il ne peut s'abolir que par votre trépas.
 Toujours cruels , toujours voulant courber des têtes ,
 Vous seriez envers vous ce qu'envers nous vous êtes.
 Ainsi puissent les Noirs jusque dans votre sein
 Et se multiplier et s'éclairer enfin !
 Puisse ce peuple un jour... hé quoi ! vous osez craindre !
 Lâches , rassurez-vous. Puisse-t-il vous contraindre ,

Vous qui sur sa misère élevez vos destins ,
 Non pas à le servir , mais à vous rendre humains !
 Vous apprendre qu'il faut , quoiqu'on soit sur la terre ,
 Ne voir dans tout mortel qu'un égal et qu'un frère !
 Voilà mes derniers vœux : ô ciel ! exauce-moi.
 Bourreau , fais ton métier ; ce corps , il est à toi.
 Frappe , et que s'échappant de ce séjour profane ,
 Mon ame aille s'unir au Dieu dont elle émane.

Ce Discours n'est qu'une copie. L'original
 en prose est de M. l'Abbé Le Monnier ,
 connu par des fables et contes d'un genre
 neuf , et sur - tout par sa traduction de
 Térence.

A PARIS ; de l'Imprimerie de CHALON ,
 rue du Théâtre Français , 1790.

Vie

